

GLASGOW

Alice arrive dans quelques heures. Nous sommes mardi, le premier mardi du mois de décembre de la troisième année qui suit notre rencontre. *Notre rencontre* : j'ai retenu chaque détail lié à ce jour. Le premier regard, le premier trouble, la première parole. Chaque moment s'est solidifié dans mon cerveau, ce sont mes souvenirs les plus clairs, les plus présents, je dors avec, je mange avec, inutile d'essayer de s'en débarrasser. Pourtant, ces trois dernières années, j'avais tout relégué quelque part au fond de ma tête dans un sous-sol imaginaire et j'allais bien comme ça, je peux même dire que j'aurais pu continuer à vivre pendant plusieurs décennies sans être dérangée par les images et les sons du passé. Ce qui avait existé avait existé mais le retour à la réalité exige plus de disponibilité. Les parents à aller voir, Patty, la ferme et les animaux dont on s'occupe, les pierres qu'on a posées pour construire quelque chose, tout ça m'a tenue active, et je ne vois pas ce que j'aurais pu faire de mieux dans l'existence. Étrange comme la mémoire me revient depuis que j'ai appris son retour.

Alice est revenue.

Je ne m'y attendais pas. Je ne peux même pas dire que je l'espérais. Si c'était le cas, je l'espérais sans savoir – alors est-ce que ça compte ?

Bien sûr, j'ai accepté de la revoir. Impossible de refuser, surtout après ce qui s'était passé. Et j'étais curieuse, excitée, émue. Je voulais juste la voir une fois. Une seule fois. Elle a appelé hier et j'ai dit oui. Je lui ai dit : « Oui, Alice, je viens à ton rendez-vous. Je suis heureuse. Je suis impatiente. » J'ai raccroché sans parvenir à y croire. J'ignorais quelle décision prendre. Est-ce que mon devoir ne me dictait pas de poser un lapin ? J'ai hésité jusqu'à ce soir. Je me suis décidée il y a deux heures. J'ai pensé aux vêtements que j'allais porter. Jean et pull décolleté. Rien à voir avec ce que j'ai sur le corps en ce moment. Dans cette longue robe noire avec une fente sur le côté, je suis une autre personne, je suis irrésistible mais c'est mon uniforme de travail, à laisser au vestiaire avec d'autres accessoires.

Sa venue est un événement tellement brutal dans ma vie que j'ai du mal à me réjouir. Si je souris devant le miroir, si je me compose une expression aimable, j'ai l'impression de grimacer. Rien de grave. Elle sera devant moi dans très peu de temps. La dernière fois que c'est arrivé, elle était aussi proche qu'on peut l'être quand on n'a pas peur de voir les yeux de l'autre comme deux grosses bulles brillantes et les contours du visage qui débordent. Aujourd'hui cette image d'elle qui était presque la suite de mon corps me paraît étrangère. Elle a peut-être changé. Est-ce que je vais le remarquer tout de suite ? Je sais qu'elle me plaît mais je ne parviens plus à me souvenir des traits de son visage. Pas étonnant que j'aie pu l'oublier. Je ne la voyais plus, elle était sortie de mon esprit.

Pendant ces années, elle m'a téléphoné une à deux fois par mois. C'était souvent Patty qui décrochait. Je n'avais pas de portable. Elle me transmettait le message « Alice a appelé ». Elle ne changeait pas de formule, elle disait : « Alice a appelé », sans variation, son visage ne trahissant aucune expression. Certaines fois, je décrochais par hasard et j'étais contente de l'entendre. Sa voix nous rapprochait, c'était tendre et intime, je souriais, je continuais à sourire après avoir décroché comme si le son chaud qui venait d'elle me recouvrait. J'en étais enveloppée. Et puis le quotidien reprenait ses droits et je ne pensais plus à la rappeler comme je l'avais promis.

Un an et demi après ma rencontre avec Alice, j'ai déménagé avec Patty et nos chiens, on s'est installés à la campagne, près d'un loch. La ferme était un rêve de gosse, le sommet de quelque chose, la belle entreprise de ma vie devenue concrète avec des murs, un espace clos à moi, à nous, et les petits animaux réunis comme dans l'arche de Noé. Parfois, au début, on s'arrêtait sur la route pour l'admirer : du haut de sa colline verte comme le manoir d'une seigneurie d'un temps lointain, et le ciel gris, rayé de blanc, qui pesait autour, la demeure dominait la région, unique trace d'intervention humaine sur plusieurs *miles* avec la route qui serpentait sur les collines, on nous y laisserait en paix, c'était notre refuge.

Les murs, anciens, devaient être débarrassés d'une solide couche de saleté. Il a fallu frotter, récurer, recouvrir, peindre. Des mois de travail dans le froid. J'avais les ongles cassés et les mains dans un tel

état, rêches, on aurait dit celles d'une vieille femme. On a construit nous-mêmes les chenils en utilisant du grillage et de la tôle. Même après les travaux, une ferme d'époque n'est pas confortable. Il y faisait glacial la nuit, humide et froid la journée, on chauffait comme on pouvait avec un poêle à charbon. La bonne chaleur qu'on obtient de ces petits morceaux de pierre noire, le chauffage à l'ancienne, comme à l'époque de nos grands-parents. On croit en grandissant qu'on s'éloigne d'eux et c'est tout l'inverse. Ce mode de vie rustique me plaisait, retour aux origines.

Je ne sais même pas ce que je vais lui dire. Et je me sens un peu oppressée. Les derniers mois, elle m'a fait des reproches. Je les écoutais sans en perdre une miette et sans souffrir. « C'est maintenant, là, bientôt, ou jamais ! » disait-elle. Elle répétait, insistait. Je comprenais ce qu'elle disait mais je n'avais rien à lui répondre. J'écoutais les phrases qui sortaient de ma bouche : « Mais oui, je t'aime, Alice. Mais non, je ne vais pas t'oublier. » Dans ces moments-là, on veut bien y croire mais c'est le téléphone, cet appareil-là qui fausse la conversation, les fils, le combiné, le plastique et l'électricité, c'est embarrassant ce tas de matière et l'éloignement induit obligatoirement. Je jouais avec le fil à spirale. La voix précipitée, son accent bizarre et sa perplexité m'étaient devenus familiers.

D'abord, je ne crois pas qu'Alice va rester longtemps à Glasgow. Elle est française. Elle va rentrer dans son pays d'ici peu. Quoi qu'il arrive. Je n'ai jamais cru qu'un amour était possible avec

quelqu'un qui vit dans un pays étranger. On a tous besoin de la terre pour s'enraciner. On ne plante pas un cactus dans la terre humide de nos Highlands, évidemment non. Ici, n'importe qui vous le dirait, même quelqu'un qui ne connaîtrait rien à la terre, c'est juste une question de bon sens. Seulement, Alice est peut-être une exception. Un jour, j'ai étreint un cactus bien doux qui s'appelait Alice, et ça ne m'a pas paru inadmissible. C'était au contraire très bon, et davantage, et même pire, violemment physique. Je n'ai pas oublié ce moment, j'y ai repensé avant de m'endormir. Revenir sur un souvenir, sur un acte qui n'a duré que quelques heures – mais quelles heures ! –, me fait penser à un morceau de musique qu'on écouterait en boucle pendant des mois, des années, il paraît usé, on a l'impression de ne plus l'entendre, on ne l'entend plus mais on continue de le diffuser, pour aller au-delà du par cœur, sans bien savoir ce qu'on recherche. Après son départ j'ai rejoué cette petite musique un peu comme on fredonne, sans vraiment y faire attention, je m'endormais avec cet air en tête, les notes me berçaient et s'éloignaient. Patty ne se rendait compte de rien ou alors elle préférerait ne pas m'en parler. Elle ne provoque que rarement des disputes et les prétextes sont d'ordre ménager, parce que j'ai oublié de rapporter de la viande rouge pour les Dogs, ou que j'ai mal nettoyé le sol de la cuisine, ou bien si je jette l'avoir pour un litre d'essence gratuit que le pompiste nous donne au bout de dix visites – l'acte le plus impardonnable à ses yeux. Est-ce que l'histoire avec Alice a modifié ma relation avec Patty ? Non,

ou peut-être un peu, mais autant répondre *non, absolument pas*, parce que ses remarques sur la petite Française ont été rares et sans gravité, des éraflures sans importance et qu'en plus, avec le temps, elles sont devenues tellement inoffensives que Patty elle-même s'est lassée. La nuit, je pensais à Alice pour retrouver des sensations physiques que je n'éprouvais presque plus avec Patty, je revoyais le corps d'Alice, et je m'en servais pour mon seul plaisir.

Et dire que cet objet-là va se transformer en être de chair et de sang dans quelques heures et qu'elle sera devant moi, aussi vivante qu'elle l'était. Ce n'est presque pas crédible mais tant d'événements peu crédibles arrivent, menacent d'arriver, alors pourquoi pas, en tout cas, la curiosité est trop forte pour décliner l'invitation. On se retrouve dans le même bar que le soir de notre première rencontre, jolie rengaine.

Carrie monte le volume de la chaîne hi-fi. Un employeur est rarement aussi décontracté. La voix de Jackson nous recouvre de son timbre asexué, le club vient d'ouvrir, c'est l'hiver, la nuit est tombée, notre salon fait penser à un cocon, à un abri douillet rempli d'odeurs agréables. L'atmosphère est innocente, c'est l'heure où les parfums se mêlent dans la pièce, ceux qu'on trouve dans des magasins bas de gamme et d'autres plus raffinés, comme le mien dont le flacon évoque un buste de femme. Si on demandait à quelques gars d'imaginer les odeurs du paradis, ils décriraient sans doute ce qu'ils sentent chez nous. Les filles bavardent entre elles, deux autres sont sous la douche et vont nous rejoindre.

Les premiers clients ne vont pas tarder, certains ont déjà téléphoné. Pour l'instant, tout est immaculé – chaque début de soirée au club ressemble à celui de la veille, un moment ravissant que j'ai connu il y a plus d'un an et qui se répète heureusement, dure peu, mais se répète. J'aime la nuit, je n'ai jamais eu de goût que pour la nuit. Parfois, je me demande si ce n'est pas principalement pour cette raison que je suis ici : le boulot nocturne me donne l'impression de ne pas travailler. Commencer à 17 heures, c'est déjà un premier argument. Le deuxième, ce sont mes tarifs : je demande plus que les autres filles, je suis une travailleuse *spécialisée*.

Bill a rendez-vous dans une demi-heure. Un habitué. Un type que j'aime bien, très éduqué, un peu gras, gentil, il vit encore chez sa mère. Jamais eu de problème avec lui. Carrie m'informe de trois autres noms, dont un que je connais aussi, un occasionnel, assidu par périodes seulement. Un peu plus tard, on sortira toutes ensemble, on ira prendre quelques verres et on finira chez Jerry ou chez un de ces gars qui possède une chaîne avec des amplis dignes de ce nom et de bons morceaux de musique. Non, ça ne se passera pas comme ça, ce soir n'est pas un soir comme les autres, en réalité, c'est plutôt le contraire mais j'ai du mal à le reconnaître, il faut que j'articule ce que je sais pour ne pas oublier, et pourtant comment oublier la grande nouvelle : elle vient ce soir.

Avant que les clients n'arrivent, nous avons le temps de parler argent, fringues, achats. Mais aujourd'hui, Lesley, Laura et Carrie parlent d'autre chose. Je guette la conversation, il n'est question

ni d'argent, ni de fringues, ni d'achats, et même ce qui sort de ma bouche n'a rien à voir avec ces sujets. Ce qui m'étonne c'est que nous parlons du mot *mad*, à la fois colère et folie. Les filles du club savent que des gens à l'extérieur sont en train de devenir fous (*mad*), et le problème c'est qu'il faut les tenir à l'écart, les dingues peuvent être dangereux, certains contaminent les sains d'esprit, dans certains endroits on parle d'épidémie de folie. Depuis l'Annonce, on a créé de nouveaux « hôpitaux » comme ils disent dans les médias, des « prisons pour aliénés » disent les filles. Personne ne veut les soigner, « à quoi ça servirait » ? On les entasse et on les laisse beugler dans des salles sécurisées, des cellules matelassées fermées à triple tour. Qu'on cesse de les entendre, c'est bien suffisant.

Je pense à Alice, et le mot *mad* vient enrober le prénom chéri comme s'il lui était préposé. Je suis folle d'Alice. Voici à quoi je pense quand les filles se traitent de furies en colère et éclatent de rire : *mad, mad, mad*. Selon Lesley, Laura est *mad*, alors que Laura me traite de *mad*... Alice est-elle folle de moi ? Elle prétend que oui au téléphone. Faut-il croire un téléphone, non, je veux dire faut-il croire quelqu'un qui ne vous a jamais parlé qu'au téléphone durant plusieurs années ? J'ai du mal. Machinalement je regarde si mes ongles sont impeccables et si aucun poil rebelle entre le nez et la bouche n'a échappé à la pince à épiler. Je suis presque déçue de ne rien constater d'anormal qui me donnerait une occupation plus concrète que ces pensées obsédantes.